

Le style, c'est l'homme, c'est la jeune fille aussi, surtout quand elle ne cède encore qu'à la pureté et à l'innocence de ses instincts. Les lettres de Jeanne étaient, ce qu'elle était elle-même, gaies, spirituelles, affectueuses quand elle y pensait. Pour Agnès, son cœur parlait toujours le premier. J'ai conservé sa correspondance d'alors, et j'éprouve encore aujourd'hui une grande jouissance à relire ces descriptions si délicatement faites des événements les plus simples de sa vie d'écolière.

Cependant le temps s'écoulait : Agnès avait dix-neuf ans. Jeanne entra dans sa dix-septième année. Leurs études étaient terminées, et il fallait songer à prendre un parti. Mon père s'inquiétait de voir ses jeunes pupilles rester au couvent plus longtemps que leur compagnes. Ma mère trouvait qu'elles étaient mieux là que partout ailleurs. C'est aussi l'avis d'Agnès ; mais Jeanne désirait vivement être affranchie du régime, cependant adouci pour elle, de la vie de pension. Leur fortune devait faire rêver déjà plus d'une mère ; elles apportaient en mariage chacune 50,000 fr. de rente. Les demandes ne manquaient pas. Agnès, qui se sentait attirée vers la vie religieuse, ne dissimulait pas ses intentions, mais considérait comme sacrée la promesse faite à sa mère de n'entrer au couvent, si telle était un jour sa vocation, qu'à sa majorité et après avoir passé au moins deux ans dans le monde.

Jeanne consentit à plusieurs entrevues ; mais elle était difficile ; et ce ne fut qu'au printemps de 1858 qu'elle dit enfin le *oui* définitif. Elle épousa M. de Louvrincourt, qui avait une vaste propriété dans le Bourbonnais et passait ses hivers à Moulins.

Aussitôt après le mariage, les jeunes époux partirent pour la Suisse et Agnès rentra au Sacré-Cœur. Il fut convenu qu'au retour, vers la fin d'août 1858, Jeanne viendrait la chercher et qu'elle se fixerait chez elle jusqu'au moment d'une décision qui dès lors ne paraissait guère douteuse.

Jeanne avait trouvé chez M. de Louvrincourt une conformité parfaite de goûts et de manière de voir. La petite pensionnaire du Sacré-Cœur fut bien vite transformée en maîtresse de maison des plus gracieuses.

Le château des Martes a un grand air : vaste, confortable, il peut recevoir une nombreuse société. Les bois qui l'entourent sont très-giboyeux, et les parties de chasse s'y succédèrent sans interruption jusqu'à la fin de novembre.

Des réunions fréquentes de voisins, presque tous les jours des visites à recevoir ou à rendre, faisaient de Jeanne la plus heureuse des femmes. Elle était dans son élément. La toilette lui allait à merveille. Ses cheveux blonds encadraient avec tant de grâce cette physionomie pleine